

Demain

JOURNAL DU STALAG XII A

NUMÉRO 13

DIMANCHE 8 JUIN

1941

FIERTE NATIONALE

Il n'y a qu'une mentalité qui vaille, celle qui vise à construire. La bouderie et l'esprit frondeur sont bons pour l'enfant mis au coin. Plus que jamais, la critique est aisée et l'art, difficile. Epargnons-nous à nous-mêmes les tristesses d'un tempérament qui s'aigrit dans un dénigrement stérile. Nous pourrions dénombrer les jugements hâtifs et défavorables qui s'égrènent sans raison au cours d'une journée de captivité. Il en pleut en plus grand nombre encore que les „bouthéons“. Nous jugeons la France d'hier, celle d'aujourd'hui, celle de demain, celle des Stalags et celle de l'intérieur, avec une désinvolture qui est cependant à mettre au nombre des habitudes d'un passé que nous réprouvons.

Il serait plus utile, de s'attacher davantage au renouveau français, de s'y donner passionnément de loin, suivant au jour le jour avec amour notre France qui sort du gouffre et, à la force de ses poignets, remonte splendidement du tombeau, et de moins s'absorber dans les discussions sur Pierre et sur Paul.

Tout revient en définitive à une question de foi: il faut croire au pays. Et la foi dans la France est aussi éloignée du chauvinisme que du défaitisme: si paradoxale que puisse sembler l'affirmation, les deux excès se rejoignent... Quand on est trop content de soi, on ne travaille plus, et pour ne pas tourner à vide, l'esprit verse dans la critique.

Nous avons œuvre positive à faire de notre liberté de pensée, la plus précieuse de toutes, celle qui nous reste.

Une méditation utile, c'est par exemple, celle où m'amène ce petit agenda de la jeunesse que je viens de recevoir de France occupée, dont le secrétariat général de la Jeunesse a parsemé les pages du rappel de nos plus belles gloires nationales.

Se souvenir, au hasard d'un feuillet tourné, de Lyautey, de Pasteur, du Docteur Roux et d'autres grandes figures françaises, parcourir la liste déjà longue des réalisations de Monsieur Lamiraud: service social des apprentis, centres ruraux, ateliers, centres de moniteurs, chantiers, maisons et radio de la jeunesse, ... cela, c'est penser français.

Suivre au jour le jour la ligne bien ferme d'une politique résolument familiale, l'essor du mouvement corporatif, se réjouir de l'épuration méthodique de nos plus belles carrières libérales, de la création d'un ordre des architectes et d'un ordre des médecins, cela c'est penser français.

Le dessin, dont notre excellent camarade Marliot illustre le présent numéro est une charge, et sa légende, une boutade, nous le savons bien. Il serait puéril évidemment de penser que ces gens ne constituent pas une minorité; mais c'est anémiant et faux de croire que cette minorité aura droit de cité dans la France nouvelle. Ou ils céderont le pas, ou le pays les vomira. Songez bien plutôt au courrier régulier qui vous parvient des vôtres, aux envois de la Croix-Rouge

(avez-vous réfléchi à l'effort que cela suppose dans un pays affaibli par la guerre?) et au travail fait pour améliorer notre sort. C'est peu, direz-vous peut-être! Il est normal que ce soit là une première impression; mais la réflexion doit nous conduire à admettre que ce peu, c'est beaucoup au départ et que ce peu procède d'un labeur méritoire et considérable. Si certains individus nous oublient, ils ne constituent pas pour autant la France à eux seuls, que je sache! La France se souvient de nous, nous attend et prépare notre retour. Savez-vous, par exemple, qu'il est défendu de fonder un cabinet de consultation médicale à la place qu'occupait et que viendra réoccuper un médecin prisonnier? Des mesures semblables sont en vigueur pour les dentistes et les pharmaciens.

Se souvenir de cela et de tant de décisions similaires visant à protéger nos intérêts, c'est penser français.

Au lieu d'être des „antis“ quelque chose, mieux vaut, en fin de compte, se réunir dans cette fierté nationale qui reste notre patrimoine intouché. Laissons de côté les points qui divisent, cherchons ceux qui unissent. Certains noms devraient nous rassurer une bonne fois pour toutes. „On ne peut être plus papiste que le Pape“, dit l'autre; on ne peut pas être plus français que le Maréchal Pétain. Au milieu des tristesses de l'Epreuve, il reste une joie à savourer, celle de voir notre France représentée par un homme qui a quelque droit et quelque titre à l'incarner. Nous sommes tous d'accord pour dire que semblable chose n'était pas arrivée depuis longtemps, mais nous ne sommes pas encore réunis dans cette communion à la foi dans un redressement unique à la suite d'un seul chef.

Après la défaite militaire, il reste au pays à gagner la plus belle des victoires, la victoire qu'il doit remporter sur lui-même. Suivre des yeux et du cœur celui qui s'est donné à tâche de l'assurer, et de loin, nous préparer à jouer le rôle qui nous incombera dès notre retour: non pas celui du franc-tireur qui veut en savoir plus long que son capitaine, mais celui du soldat qui sert dans le rang, confiant en qui a mission de le conduire, cela, c'est faire acte de français.

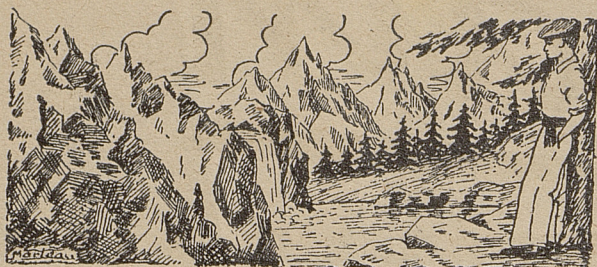
Ce n'est plus l'heure de combattre et de critiquer, il faut reconstruire... et la deuxième chose est peut-être plus difficile que la première pour un esprit français.

Que nous aide dans cet effort, l'amour du pays à qui il reste toujours „l'Honneur“ comme au Bayard de jadis.

Voici que de l'amas de ses ruines, émerge à nouveau lentement le visage éternel de la France. Les larmes du repentir, après les fautes, n'ont pas vieilli ses traits. A nous de laver les plaies et de guérir les meurtrissures, et de tourner nos yeux confiants vers cet avenir où déjà elle tient fixé son regard.

P. G.

40 P 1099 R3



LES LANDES

Le voyageur qui, il y a un siècle, désirait se rendre de Bordeaux en Espagne, devait traverser pendant plusieurs centaines de Kms, de vastes étendues sablonneuses ou marécageuses, couvertes de bruyères ou de joncs. De villes, point! De loin en loin, quelque hameau de maisons basses, aux murs de torchis, aux boiseries apparentes. Il rencontrait parfois quelque berger, vêtu de peaux de moutons, le béret accroché au crâne, en train de tricoter paisiblement sur le bord de la route, perché sur de hautes échasses, „assis“ sur son grand bâton.

Au voyageur d'aujourd'hui, il semble qu'un magicien soit passé par là: le pays est couvert d'immenses forêts de pins, et de clairs villages ont poussé, tels des champignons. Qu'est-il donc arrivé?

Dès le début du XIX^{ème} siècle, Brémontier préconisa l'emploi de mesures propres à arrêter la marche des sables; divers essais prouvèrent que le pin maritime s'acclimatait merveilleusement en ces lieux. Grâce aux sérieux efforts de l'Administration naquit la splendide forêt landaise. Néanmoins, l'intérieur restait insalubre, à cause de nombreux marais dus à la présence à faible profondeur d'une couche imperméable d'«alios». Chambrelent montra qu'il suffisait de creuser au travers de cette couche des sortes de fossés dits „crastes“ pour que l'eau puisse arriver à s'écouler.

Que reste-t'il aujourd'hui des Landes primitives: quelques dunes dont celle du Pyla (89 m) et un chapelet d'étangs réunis entre eux par des „courants“ aboutissant dans la mer. Ce sont les étangs d'Hourtins, de Lacanau, le Bassin d'Arcachon (le seul en communication directe avec la mer), les étangs de Cazaux-Parentis, de Biscarrosse, d'Aureilhan, de St Julien-en-Born, de Léon et de Soustons.

La richesse des Landes vient en premier chef du pin, „l'arbre d'or“. Arrivé à une vingtaine d'années d'âge, le pin reçoit tous les ans une entaille superficielle dite „care“. La résine suinte et s'écoule dans des pots de terre cuite fixés à l'arbre. Une fois par mois, à la saison chaude, on vient ramasser „la gemme“. Celle-ci est conduite à l'usine où, après distillation on obtient de la thérebentine et des brais. La production landaise est menacée par la concurrence des white-spirits chimiques; autre danger: le feu. Un incendie de forêt dans les Landes, c'est quelque chose à la fois grandiose et terrifiant: les flammes, hautes de plusieurs dizaines de mètres courent à travers les pins à la vitesse d'un cheval au galop.

Les industries du bois (scieries, cellulose, papeteries) y tiennent une place importante. Récemment, grâce aux plans d'eau naturels se sont installées des bases aéronavales: Hourtins, centre de l'aviation maritime, Biscarrosse, tête de notre ligne transocéanique.

Pays calme et enchanteur. Est-il plus joli tableau que celui d'un charretier, précédant son „bros“ que tirent deux splendides mules à pompons rouges, l'ensemble se découpant à contre-jour dans la brume matinale.



APICULTURE

La récolte du Miel

La récolte du miel s'effectue généralement vers la mi-septembre.

Tout d'abord, on enlève les cadres, opération qui se fait de 2 manières.

On peut les enlever individuellement; l'opération a lieu le soir avant le coucher du soleil. Soulever le couvercle, enfumer légèrement, et enfermer aussitôt les cadres recueillis dans une boîte spéciale.

Une autre méthode consiste à enlever les hausses. C'est le moyen le plus expéditif pour un rucher important. Tout d'abord on prépare la ruche pour que les abeilles descendent d'elles-mêmes de la hausse, après un léger enfumage; puis on enlève cette hausse sans abeilles.

Il s'agit maintenant de désoperculer les rayons. Cette opération s'effectue dans une pièce hermétiquement close, et consiste à enlever les opercules à l'aide d'un couteau à lame large biseautée, tranchant des deux côtés, chauffé automatiquement ou préalablement trempé dans de l'eau chaude.

Les cadres désoperculés sur les deux faces sont ensuite mis dans les cages d'un extracteur qui permet, en retournant les rayons, d'extraire le miel des deux faces sans les toucher.

Le miel est ensuite versé dans un maturateur réservoir cylindrique. On le laisse bien reposer pour qu'il se clarifie. Au bout de quelques jours on le soutire, et on peut le mettre en pots.

Encore un conseil!

N'oubliez pas de laisser aux abeilles une provision de miel suffisante pour atteindre la prochaine récolte. On estime cette provision à 16 kilos de miel pour une colonie moyenne, ce qui équivaut pratiquement à 4 cadres bien remplis.

P. R.

Pour le touriste, c'est la Côte d'Argent: Soulac, Lacanau, Arcachon et ses extensions des Abatilles, du Moulleau et du Pyla, puis Biscarrosse, Mimizan, Capbreton, Hossegor — ensemble unique de splendides plages.

L'amateur de sports nautiques goûtera les régates d'Arcachon, les promenades sur les étangs, la descente en canot du courant d'Huchet ou de la Leyre, ou bien l'aquaplane et le ski nautique à Hossegor.

Pour le gourmet, c'est le pays des huîtres d'Arcachon, des succulents pâtés de foie gras, des confits d'oie, des jambons, de l'omelette aux piments dite „piperade“ et de cette soupe aux choux et au jambon, „la garbure“.

L'intérieur n'offre guère d'attrait touristiques et la seule ville importante est Mont de Marsan. Au sud, à la limite de la région, voici Dax, dont les bains de boues étaient célèbres au temps des Romains.

Paradis du pêcheur: les étangs sont très poissonneux. Le chasseur est assuré de pouvoir faire d'excellents tableaux de lapins ou de renards.

Et en terminant, je ne saurais trop vous recommander d'assister à une de ces „courses landaises“, inspirées des corridas, mais dépourvues de toute cruauté, et où la bête n'est opposée qu'à la souplesse et à l'agilité des gars du pays, les „écarteurs“.

Jean CONDOU.



Nos mots d'enfants.

Le mari ne porte peut-être pas la culotte en ce foyer, car son épouse lui fait souvent — et devant le petit Lulu même! — le reproche de ses distractions. Lorsqu'il revient de la boucherie: „Ah! on t'a encore refilé un morceau plein de nerfs!“ — et de la crèmerie: „Tu ne vois donc pas que ce fromage n'est pas fait!“ — etc. . .

Précisons que Monsieur fait les courses, parce que son épouse est dans une situation . . . intéressante.

Et un beau matin, on annonce au petit Lulu que son papa est allé lui acheter un gentil petit frère.

Lulu observe, auprès du berceau, et s'aperçoit que quelques gouttes glissent de la toile cirée qui protège le matelas. Et il se précipite vers le lit de sa maman: „Tu sais, il s'en est laissé coller un qui fuit!“ —

*

Rarement, le petit Jean voyait sa maman sourire à la lecture d'une lettre de papa, qui est prisonnier. Il demande la raison de cette joie.

„Papa m'écrit que, lorsqu'il sera revenu, nous t'achèterons une belle petite sœur!“ . . .

Et après un instant de réflexion, Jean a trouvé cette astuce:

„Toi, maman, tu devrais acheter la petite fille avant que papa ne revienne . . . Quelle surprise ce serait pour lui!“

En effet!

*

Entre parents, à propos du petit Jacquot, 4 ans: Le père sort, l'air ahuri, de son bureau: „Catastrophe! je crois que Jacquot a jeté mon poème au feu.“

La mère, candidement cruelle: „Ne dis pas de bêtises: il ne sait pas encore lire“ . . .

*

Le petit Léon a pris l'habitude d'écrire petit, de plus en plus petit. La maman lui en fait la remarque: „Tiens, comma, ça, mes fautes d'orthographe sont tout de même moins grosses.“

*

L'instituteur a bien du mal à faire entrer le français dans la tête de ses écoliers. Il les interroge: „Voyons, qui d'entre vous pourrait me dire ce que signifie cette expression: un bateau qui jette l'ancre? „Eh bien répond le petit Louis, c'est un bateau qui est arrivé au port . . . Alors, l'équipage n'a plus besoin d'écrire!“ . . .

*

On fait au petit Popaul une remontrance bien justifiée: „Fil le vilain garçon qui ronge ses ongles. Si tu continues, il te viendra un ventre énorme!“



Peu de temps après, Popaul, dans le tramway, se trouve assis devant une dame qui, fort visiblement, a pensé à la repopulation. Il la regarde avec tant d'attention que la dame s'émeut: „Tu me connais donc, mon petit?“

— Oh! non madame, répond le gamin, je ne vous connais pas . . . mais je sais bien ce que vous avez fait!“

Pour Vaincre les Poux

Combien d'entre vous, chers camarades, se sont plaints d'avoir des poux! Vous avez organisé de patientes „chasses“, vous avez utilisé tous les insecticides, et pourtant, le résultat a été médiocre.

Faites bien attention: si vous quittez chaque soir, en totalité, le linge et les vêtements que vous avez portés pendant le jour, vous n'aurez plus de poux. C'est tout le secret. J'ai dit la totalité des vêtements, et cela est important.

Ceux qui ont continué de vivre comme „dans le civil“, mettant pour la nuit une chemise ou un pyjama, vous diront qu'ils n'ont plus de poux. Ils appliquent sans s'en rendre compte la recette préconisée ci-dessus.

Voici l'explication. Elle a été donnée par les biologistes contemporains, à la suite de patientes études. Les poux, pour se reproduire, ont besoin de près de seize heures de chaleur. Si chaque soir vous quittez vos habits (sans excepter flanelle et chemise) que vous avez mis le matin au réveil, vous soustrayez à la chaleur ces vêtements . . . et les poux qu'ils peuvent contenir.

La nuit arrive. Les poux privés de chaleur ne se reproduisent pas. Le lendemain vous reprenez vos habits, et la cas échéant vos poux. Ceux-ci ont la chaleur qui leur convient, mais cela pendant un temps insuffisamment long.

Le résultat final est facile à imaginer. La vie d'un poux étant de 3 ou 4 jours, et la reproduction ayant été impossible, au bout de ce laps de temps, ils crèvent . . . et vous n'avez plus de poux.

Le DOCTEUR.

AVIS

Les Arb.Kdos. de Mannheim et environ qui pourraient être intéressés par des instruments de musique ou des cahiers de musique, etc . . . peuvent s'adresser, pour ce qui est du prix et du temps de livraison, à la firme Otto Knoll, Ludwigshafen am Rhein, Bismarck-straße 45, par l'intermédiaire de leur chef de garde (Wachkdoführer).

Les commandes sont à envoyer avec l'argent au Stalag XII A, Abtlg. Buchhandel, et seront transmises d'ici.

*

L'Homme de Confiance du Camp fait savoir qu'il détient le Journal Officiel et la Gazette du Palais. Les camarades des Kommandos qui désirent des renseignements d'ordre juridique peuvent les demander par écrit à:

L'Homme de Confiance — STALAG XII A.

*

Adressez votre correspondance
Redaction du Journal „Demain“
Stalag XII A

LES PRETRES PRISONNIERS

s'ils en expriment le désir ne seront plus soumis aux travaux manuels

Les autorités militaires ont décidé que les prêtres français prisonniers en Allemagne, ne seront plus employés qu'à l'assistance religieuse de leurs camarades. Ils pourront également s'ils y consentent, être utilisés comme interprètes. Ils ne seront soumis au travail manuel que s'ils en expriment le désir.

On apprend, en outre, que le nombre de livres traitant des sujets religieux a été augmenté dans les bibliothèques de camp. Sur l'initiative des autorités allemandes compétentes, un grand nombre d'ecclésiastiques ont été chargés d'enseigner la langue allemande. Beaucoup de prisonniers français ont, en effet, exprimé le désir d'apprendre l'Allemand et notamment au cours de ces dernières semaines.

Extrait de „PARIS-SOIR“.



ORIGINE ET EVOLUTION DE LA SCIENCE

La Science a des origines obscures. Il semble qu'elle soit née de la Magie. En effet, bien que se distinguant de la Science, la Magie la prépare: n'est-elle pas un mélange de connaissances exactes ou d'hypothèses gratuites, de procédés efficaces ou de gestes sans portée? Pour que la Science apparaisse, il faut certaines conditions bien déterminées, et en premier lieu du loisir et quelque liberté d'esprit. Ce n'est donc que lorsque les institutions eurent acquis une certaine stabilité, lorsqu'aux guerres incessantes succédèrent des périodes de calme que la Science put s'épanouir. Où pouvait-elle trouver un foyer plus favorable qu'en ces antiques cités grecques ou de civilisation hellénique: Syracuse, Agrigente, Samos et Milet, patries des Archimède, Empédocle, Pythagore et Thalès. Toutefois la Science restait encore le fait d'une aristocratie.

Pourquoi n'avons-nous point alors assisté à un „boom“, à un développement énorme de cette branche de l'activité intellectuelle humaine? C'est parce qu'il est établi que la Science ne peut véritablement progresser qu'à partir du moment où elle devient œuvre collective et concertée. En Grèce n'était établie aucune coordination de ces efforts. Ajoutez à cela des troubles profonds survenus ultérieurement, tels que la conquête macédonienne ou la colonisation romaine, troubles qui eurent pour effet de faire passer au premier plan les préoccupations d'ordre pratique ou politique, et vous verrez que dès lors, toute évolution scientifique était impossible.

Pendant le Moyen-Age, la Science vécut en vase clos dans les abbayes. Si ce fait ne contribua guère à son développement, du moins il eut l'avantage de la conserver.

Brusquement, les découvertes se succèdent et les savants se multiplient: Léonard de Vinci, Képler, Harvey, Torricelli, Huyghens, Descartes... La fin du XVI^e siècle et le commencement du XVII^e forment une période féconde pour l'esprit humain. Cela est dû tout d'abord aux découvertes des grands voyageurs qui après avoir introduit en Europe des techniques étrangères, ont prouvé que la Terre était plus grande qu'on ne le pensait; cela est dû ensuite aux découvertes astronomiques qui prouvèrent que malgré ses dimensions notre globe n'est qu'un point dans l'univers. Cela amena même une modification dans la conception de Dieu. Dieu qu'on s'imaginait à une échelle humaine apparaît alors immense. Descartes, Bossuet et Fénelon exposent que „la grandeur et la beauté du Monde, la régularité des lois auxquelles il obéit attestent la grandeur de leur auteur“.

Au fur et à mesure que les découvertes de la Science s'accroissent, son efficacité pratique s'affirme. Jusqu'alors, la technique humaine était basée presque uniquement sur la tradition. Brusquement Descartes et Bacon mettent cette conception en échec, revendiquant le droit de penser autrement que leurs devanciers. Les premières applications scientifiques scandalisent: on jette à l'eau les inventeurs et on brise les machines. Malgré ces obstacles, les grandes découvertes triomphent. Et ainsi s'ouvrent successivement l'ère de la machine à vapeur puis celle de l'électricité et du moteur à explosion. Une organisation de la Science est née: tout en se spécialisant, les savants coordonnent leurs recherches, et ce grâce aux Académies, Universités, Corps savants, Congrès scientifiques nationaux et internationaux, journaux et périodiques techniques.

La Science, a-t-on dit, est une souveraine moderne, mais sa souveraineté est collective. A l'heure actuelle, la foule croit (et même parfois trop) en la Science.

Jean CONDOU.

Sport

au Stalag XII A



Avec le beau temps, le désir d'ébats au grand air, de sport est revenu. Il fallait essayer de satisfaire ce désir. C'est à cette tâche que s'est attelé notre camarade Putanier, groupant autour de lui quelques sportifs dévoués et de réelle valeur, aidé par les envois de matériel de l'Y. M. C. A.: ballons de volley, rugby, foot-ball, et après l'octroi d'un terrain, aimablement consenti par les autorités du Camp.

Des équipes ont déjà été constituées, plusieurs matches de rugby et foot-ball disputés, tous empreints du meilleur esprit de camaraderie, et suivis par de nombreux spectateurs, encourageant les organisateurs à essayer de faire mieux encore.

Pour les amateurs de „Sport en chambre“, l'arrivée de jeux de ping-pong a été la bienvenue, de nombreux fervents peuvent se livrer tous les jours à leur sport favori dans les baraques I A et II C. où sont installés deux jeux provisoires au moyen de tables accouplées...

Bientôt deux champs réglementaires viendront compléter cette installation pour la plus grande joie de tous.

Saluons ces heureuses initiatives qui en brisant un peu pour chacun la monotonie des jours contribueront à nous faire paraître notre captivité moins longue.

ICI KOMMANDO 618...

Nous avons déjà eu des échos de divers Kommandos où des séances intéressantes ont été organisées. Voici aujourd'hui quelques échos du 618. Là se sont révélées des aptitudes pour élaborer et mettre sur pied des séances apportant un peu de délassement et d'oubli.

Citons d'abord: Beaudouin, chargé de la Direction, Duvallès, son adjoint.

Beaudouin, avec une diction claire, interprète des rôles comiques, sentimentaux, tragiques. Il a le don de faire vivre dans l'ambiance des œuvres qu'il joue. Avec Duvallès, il compose ou adapte des spectacles pour une petite scène où rien ne manque: toiles de fond et décors.

Duvallès est le Ray Ventura de la troupe. Quatre harmonicas composent l'orchestre, auquel ne sont pas ménagés les bravos.

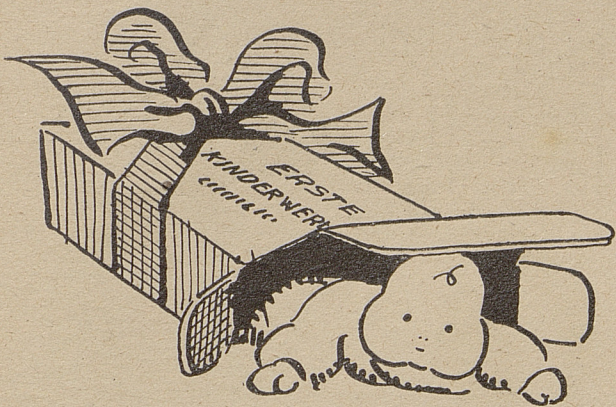
Il y a aussi dans la troupe un Tino Rossi: Goni; un ténor léger: Duchemain; un chanteur réaliste: Thier-ray; Delafenêtre, qui interprète de vieux airs à succès d'autrefois; Mercier et les conteurs d'histoires: Mattignon et Louveau; un violoniste virtuose: Georges; sans oublier les accessoiristes.

Tous ces artistes se retrouvent dans les pièces de théâtre où apportent également leur concours d'autres camarades: Paulo, Delpech, Pierrot, Bouillin et Triand, ces trois derniers dans le rôle de femmes.

Toutes les séances se terminent par des chœurs interprétés par toute la troupe et repris par l'assistance: chœurs qui évoquent la famille, le bonheur du foyer dans la Paix, et le retour... chansons qui mettent un peu de nostalgie au cœur...

Souhaitons à la valeureuse troupe du Kommando 618 persévérance et succès.





CONTRIBUTION AU RENOUVEAU

En nous penchant sur les problèmes sociaux qui se posent dans notre société française, nous sommes amenés à reconnaître que leur solution, pour être conforme aux véritables intérêts de la France, doit être familiale. C'est là le critère qui doit nous faire adopter ou rejeter toutes les réformes qui nous seront proposées: celles-ci seront bonnes si elles doivent favoriser la famille; elles seront néfastes si, d'une façon ou d'une autre, elles sont susceptibles de lui porter atteinte.

Nous nous sommes référés à cette idée maîtresse à propos de tous les progrès sociaux que nous devons vouloir dans le renouveau de notre pays. Il est un domaine où elle doit également informer toutes nos activités, c'est celui de l'assistance publique.

Nous ne pouvons en effet nier qu'en cette matière les réalisations et il en est d'importantes qui ont été obtenues qui ont précédé la guerre, l'ont été bien plus en raison des préoccupations démagogiques de certains édiles qu'en vertu d'un souci de justice ou de charité à l'égard des bénéficiaires.

Il était d'ailleurs bien facile, avouons-le, avec le système fiscal que nous avions, de soutirer des „cochons de payants“ des sommes astronomiques, pour les affecter à la construction d'immenses sanatoriums, de magnifiques hospices-modèles, d'hôpitaux ultra-modernes.

Loin de notre pensée, disons-le bien haut, l'idée de refuser à ceux qui sont touchés par le malheur ou la maladie, les bienfaits du progrès scientifique et du confort même. Mais ceux-là qui ont droit à la sollicitude de la société ne seraient-ils pas précisément avantagés si l'assistance publique n'était pas autant qu'elle l'était avant la guerre, la „grande pourvoyeuse“ qui suppléait à toutes les imprévoyances, à toutes les gabegies et à tous les égoïsmes?

... Est-on bien certain que cela ne décelait pas avant tout une déficience grave du sens familial? ... Certes, les difficultés de la vie justifiaient parfois cette mesure pénible de mettre, selon une expression lamentable, „les vieux à l'assistance“. Mais n'y avait-il pas souvent aussi, de la part des enfants, une méconnaissance criminelle de leurs devoirs filiaux? ... Nous pourrions citer des cas où des ménages — sans enfants, bien sûr! — menaient la bonne vie et roulaient voiture, mais ne pouvaient pas héberger ou même soutenir un peu leurs vieux parents, qui avaient tout sacrifié pour le bonheur de ces „chers petits“! ... Ces parents payaient-ils alors les erreurs qu'ils avaient commises en élevant leurs enfants selon des principes de facilité, de paresse, de jouissance, égoïste? C'est possible. Ils étaient également victimes d'une ambiance nettement anti-familiale, faite de matérialisme, dans laquelle baignait notre société tout entière.

Nous parlions aussi de sanatoriums. C'est sans doute fort bien d'aménager ainsi d'immenses édifices baignés d'air et de soleil pour les enfants et les adultes atteints par la maladie; mais le plus élémentaire bon sens ne nous indique-t-il pas que c'est paradoxal de faire cela, tout en

laissant subsister les taudis, les quartiers insalubres, les misères familiales provoquées par le travail des mères dans les usines, par les salaires „pour hommes seuls“ donnés aux pères de famille nombreuses, etc, etc!

Qu'on veuille bien y réfléchir, et l'on se rendra compte très aisément que des mesures, dénommées un peu hâtivement „progrès sociaux“, ont souvent une incidence familiale qui provoque à leur sujet des réserves, sinon une opposition formelle. Il suffira, pour nous en convaincre tout à fait, de faire une comparaison entre deux vies, celle d'un travailleur qui, dès son jeune âge, se lance dans l'existence avec des principes de dignité, de travail, d'honnêteté et de famille, et celle d'un autre travailleur qui adopte des principes diamétralement opposés. Le premier aura, pour faire face aux épreuves de la maladie qui le frapperont lui, sa femme ou ses enfants, les économies qu'il aura faites grâce à son travail assidu! il aura, dans ses vieux jours, les réserves que sa tempérance et son esprit de prévoyance lui auront permis de constituer, et il aura alors autour de lui des enfants affectueux, attentifs, dévoués, qui seront toute sa joie. Le second, par contre, devra, dès que la plus petite épreuve le touchera, s'adresser à l'assistance publique, confier ses enfants, s'il en a, à des mains mercenaires; il sera à tout moment de sa vie, tributaire de l'aumône, privée ou publique, et il finira ses tristes jours dans un hospice, dans l'ennui et le remords.

Oserait-on, en face de cette comparaison hélas! trop facile et trop vraie, affirmer que cette assistance publique procède d'un droit strict de ceux qui en bénéficient? ... Un droit? Allons donc!

Il ne s'agit pas, répétons-le encore, de refuser aux malades et aux vieillards la charité des secours de la société, et ceux-ci doivent leur être donnés aussi largement que possible, jusqu'à en oublier même la responsabilité qu'ils peuvent avoir dans leur triste sort. Mais la distinction entre les notions de droit et de charité doit subsister, car elle est imposée par la conception familiale que nous voulons avoir de la société nouvelle. Et cette conception peut seule nous permettre de construire, sur la réalité concrète qu'est la famille, une organisation cohérente et viable: la profession prendra alors le travailleur — de main d'œuvre ou de maîtrise — dans sa personnalité tout entière de père de famille; elle constituera, avec la collaboration de tous les éléments de la production, son patrimoine corporatif qui pourvoira à tous les aléas de la vie familiale de ce travailleur, et elle établira du même coup la véritable justice, qui reconnaîtra les véritables droits, ceux du devoir accompli.

Il est d'autres terrains encore où l'idée familiale doit, comme sur le terrain social, guider notre attention et diriger nos efforts. Nous essaierons de les parcourir ensemble, pour y établir aussi, dans la réflexion et dans la décision de nos énergies qui, demain, seront réalisatrices, les bases du renouveau que nous ferons pour rendre à la France sa grandeur et pour assurer son avenir.

Marcel HOVAERE.

CAUCHEMAR.

Pourquoi donc ce matin, ai-je le cœur selourd?
Comme un chagrin d'enfant, inexprimé, qui sourd
En gouttes de sueur qui glacent à mon front;
Pourquoi ce goût de larmes? Ce rictus profond?

Quelle chute effarante aux dantesques abîmes
Quels grouillils de serpents, quels tourments ou quels crimes

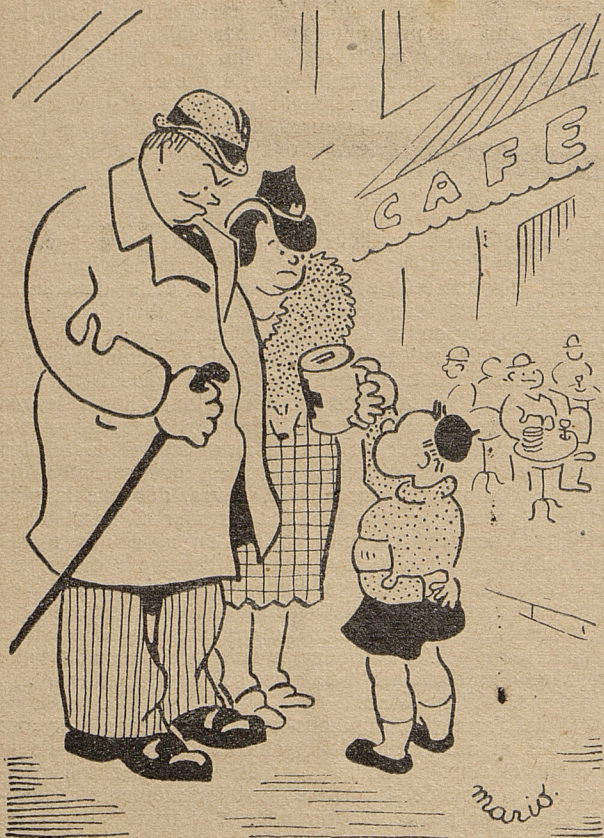
Quel monstre, quel fantôme a traversé ma nuit
Qui malgré le rose or du matin n'a pas fui?

Et mon âme est chargée d'une angoisse sans nom.
Tes yeux? ... Mais non, pas toi! Toi, mon petit, mais non!

Le voile se déchire. Ah, mes terreurs anciennes!

Ces bras qui resserrent, ta taille qui ploie,
Ces lèvres sur ta bouche, (a fui bien loin ma joie!)
Ces lèvres enfiévrées, ce n'étaient pas les miennes.

Aimé LAVIGNE, Kommando 784.



- Pour les prisonniers, M'sieu...
- Quels prisonniers ?

LUEURS

Dans un berceau dort un enfant:
Etre chéri, bébé charmant,
Né à la vie, tout gracieux,
Visage rose et jolis yeux.

Une maman vers lui se penche;
Dans un sourire son cœur s'épanche,
Et le bébé étend les bras,
Pourtant encore il ne sait pas.

De grands yeux bleus s'ouvrent au jour;
Des lèvres rient, touchant amour:
C'est le premier cri de la vie
Que l'on accueille l'âme ravie.

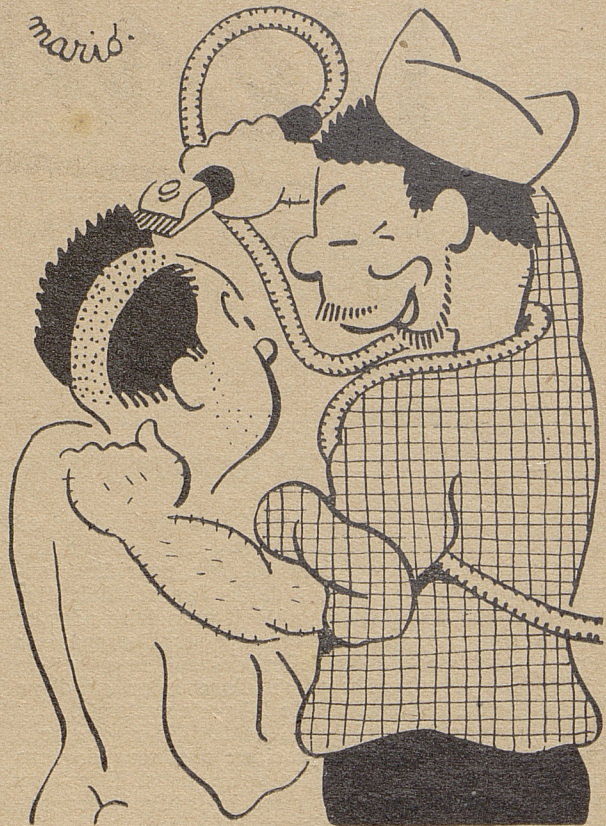
Fleur qui grandit, esprit qui naît,
Bébé marmonne un jargon gai
Et récompense celui-la
Qui reconnaît son nom: Papa!

Premier, élan, premier envol:
De petits pieds battent le sol;
Voilà conquis le fier domaine
Que prit pour elle la race humaine.

Et je te vois dans mon exil;
La vie, sans toi serait puérile
Toi qui demain sera grandi,
Petit bébé que je chéris.

Dors mon enfant et crois mon ange
Un père t'aime pour échange
Et, loin de toi, lutte sans peur
Pour que ta vie soit le bonheur.

Fernand FLAUX



- Vous m'f'rez la raie à gauche,
et un brulage.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	
I											
II				■						■	
M III											
IV											
V											
T VI											
S VII											
VIII											
IX											
X											

Horizt. — I. Réticence — II. Se rebiffa — Arrivé au terme — III. Prénom étranger — Initiales au calendrier — Phonétiquement: Acquis — IV. Assembler artificiellement — Interjection — V. Faute — Demi-nourisson — VI. Ville de la Drôme — Frappa — VII. Elime — Stupide — VIII. Note — En matière de (en un seul mot) — IX. Monnaie renversée - Préfixe - Prince français né à Neuilly en 1842. X. Elle a beaucoup de chance d'être souillée —

Vertict. — 1. Font la fortune de gens de robes — 2. Laissera faire — 3. Rectifiée — Pronom — 4. Poème — Prophète (Fausse orthographe) — 5. Cônifère — Enjolivre — 6. Oeuvre célèbre — 7. Possèdent — Signe orthographique — 8. Adverbe — Cachés — 9. Recouvrement — Conjonction — 10. Etude de la beauté.

Marcel BAECHEL.